

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 10

Artikel: Vallorbes
Autor: Reymond, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etoy et Neyruz, lè *z'Etiairu*. Pour Neyruz, ce n'est qu'une rime.

Chapelles sur Moudon, lè *Route-faïa*; Agiez, près Orbe, lè *Rita-faïa*, *Rite-faïè*; le Séchey (Vallée de Joux), lè *sètze-faïa*; Bassins, lè *chètze-fyè*; lè ou lou *Medze-fye*.

La légende est la même, avec des variations, pour tous ces villages. Il y est toujours question d'une brebis ou de brebis, d'un mouton ou de moutons que l'on fait sécher au four parce qu'ils rentrent mouillés, et qu'on y laisse plus ou moins rôtir. De là *route-faïa*, *rita-faïa*, etc. Pour ce qui est du Séchey, on n'a voulu que jouer sur le nom du village. A Bassins, selon une version, on se régale de ces gigots inespérés. De là *medze-fye*. Des plaisants ajoutent qu'à Agiez, les bonnes gens s'écrient en voyant les pauvres têtes tirer la langue: *Se le sont portant contenté! voitî vâi commeint le risont.* L. F.

Vallorbes.

Une des localités du Jura qui mérite le plus d'attirer les touristes est sans contredit Vallorbes. Situé dans un charmant et pittoresque vallon, touchant à la fois à la montagne et à la plaine, ce village fixe tout particulièrement l'attention du voyageur. Son industrie, son commerce, son développement mériteraient une étude approfondie. Mais en attendant qu'une plume dévouée et habile entreprenne et conduise à bonne fin ce travail, quelques traits généraux de son histoire pourraient peut-être présenter quelque intérêt.

En fouillant dans les archives, et à la lecture de documents authentiques, on reconnaît que ce village, dont le nom primitif est Val-Orbe, est d'une origine récente, relativement. Il n'a pas eu anciennement l'importance qu'on pourrait croire. On est même un peu surpris de voir qu'à la fin du siècle dernier, à une époque où la population de Vaulion était plus considérable que maintenant, où Ballaigue avait autant d'importance qu'aujourd'hui, Vallorbes qui les dépasse en population et en importance, leur était inférieur.

Ce fait est moins extraordinaire cependant qu'il ne le paraît de prime abord. Vallorbes, dans l'origine, était un lieu isolé. C'était une localité perdue au sein des montagnes et des forêts. Ce n'est que tard et lentement que la population de la plaine s'est approchée des montagnes où les défrichements ont été longs et pénibles.

Un couvent fut fondé jadis au sud-ouest du village. Il a dû être le premier noyau de population, et était dédié à St-Pancrace. Ce personnage était en grande odeur de sainteté dans le pays. Une fontaine située dans les environs était célèbre par ses vertus médicales; elle avait opéré, disait-on, beaucoup de miracles. Mais ce qu'il y a de plus certain dans tout cela c'est que cette eau merveilleuse était un auxiliaire puissant pour procurer aux pieux moines la possession des biens terrestres.

En 1528, un nommé *Devely* établit les premières forges qui ont existé à Vallorbes, lieu dit au Vivier.

Cet individu portait le surnom de *Valloton*. Par suite d'une de ces substitutions de nom, très fréquentes à cette époque, c'est cette dernière dénomination qui a été donnée à ses descendants, qui forment aujourd'hui une des plus importantes familles de cette localité.

D'autres grandes usines furent établies dès lors; des forges importantes existent sur l'emplacement de l'ancien monastère et doivent à cette circonstance de s'appeler les forges du *Moutier*. La fontaine existe encore, mais elle a perdu beaucoup de son ancien prestige. L'ancien rite religieux des moines a fait place au bruit cadencé des marteaux et aux chants des forgerons. Ces vigoureux descendants des Cyclopes viennent sans façon plonger leurs bras noircis dans l'ancien bénitier du Père Pancrace. Néanmoins, tel est l'empire des préjugés et de la routine, qu'aujourd'hui encore des Français de la frontière viennent dévotement boire l'eau merveilleuse. Il n'y a pas très longtemps que les prêtres catholiques y entretenaient un tronc où les pèlerins déposaient leur offrande.

D'après d'anciens manuscrits, en l'année 1707, il n'aurait existé que 40 maisons au village de Vallorbes. Elles formaient un grand nombre de petits groupes épars. C'est peu en comparaison de l'état actuel. D'un autre côté la population foraine était tout aussi considérable que maintenant. Ce fait se retrouve dans toute l'histoire de la colonisation de nos montagnes. Il s'explique par la difficulté du défrichement qui faisait choisir les lieux les plus faciles, quoique isolés, et la nécessité de se fixer au milieu de ses terres. Il y a eu même des terrains, cultivés autrefois, remis en pâturage et des établissements abandonnés depuis que l'introduction de l'industrie a donné de l'importance au lieu central. C'est ainsi que vers la fin du XVII^e siècle un hameau s'était formé à la frontière française dans une localité très élevée, encaissée entre le Mont-d'Or et l'extrémité est du Risoud. Il y existait six petites maisons ou mazots. Elles étaient habitées par des réfugiés. Ils y étaient tolérés et cette localité admise, il paraît, comme un lieu de refuge.

A cette époque, il n'existait aucun chemin praticable pour relier ces montagnes avec la plaine. Entre la belle source de l'Orbe et la Grotte aux Fées, que les poètes du moyen-âge avaient peuplée des fées aux pattes d'oies, il existe un passage très difficile où l'on avait placé une échelle pour faciliter le passage des piétons venant des mazots du Mont-d'Or. Cette échelle a donné son nom à la route qui l'a remplacée ainsi qu'à la localité habitée par les réfugiés et qu'on appelle encore aujourd'hui *sur l'Echelle*. Le Mont-d'Or était autrefois surmonté d'une énorme croix entretenue sans doute par le zèle des touristes. Cette montagne s'appelait anciennement Roche d'Haut ou Roche d'Enhaut. Plus tard on la voit désignée par le nom de Roche d'Or et aujourd'hui par celui de Mont d'Or. Ces changements dans l'orthographe de ce nom nous apprennent d'une manière assez sûre son origine.

C'est souvent dans les modifications apportées dans

la prononciation patoise et primitive, qu'on retrouve l'étymologie de la plupart de nos noms locaux, que les savants vont quelquefois chercher à grande peine dans les langues d'Homère et de Cicéron.

L. REYMOND.

Une leçon d'équitation.

Episode d'une revue à Morges.

C'était au temps des fusils lisses,
Deux brillants cavaliers, gloires de nos milices.
Commandaient la revue. On était au repos
Et des groupes joyeux entouraient les faisceaux.
Le soleil était chaud et sous le ciel superbe,
Nos troupiers fatigués se délassaient sur l'herbe;
Tandis que les mamans, les femmes ou les sœurs
Ouvraient joyeusement les paniers aux douceurs !

Suivons nos officiers qui trottent côte à côte
Et s'en vont demander au généreux La Côte,
A cet ami si doux qu'en Vaudois nous aimons,
La force, la vigueur, qui manque à leurs poumons.
L'un était commandant et l'autre était tout franges;
Le premier, homme noir, aux sourires étranges,
Dont la moustache était comme des fils d'acier,
Me parut en ce jour le type du guerrier.
Le major, blond, bien fait et grand de stature
Avait le regard fier et portait le front haut,
Il conduisait si bien sa fougueuse monture
Que chacun l'admirait et disait : Qu'il est beau !
Tout mouillés de sueur, tout couverts de poussière,
Nos cavaliers font halte et mettent pied à terre.
Ils entrent au stand et laissent leurs chevaux
Blancs d'écume piaffer, gardés par deux prévôts.
Vingt minutes après ils sortent l'œil en flamme
Restaurez. Le major mettait toute son âme
A clairement prouver à son supérieur
Qu'un parfait écuyer qui monte sans frayer
Doit avoir le corps droit et d'aplomb sur la selle....
Oh ! je vous laisse bien votre mode nouvelle,
Reprit le commandant ; pour moi je la combats
Et je veux en cela éviter, des soldats
L'aspect de pieux plantés que l'école allemande
Voudrait nous octroyer. Or, je vous le demande,
Quoi de plus dégagé, quoi de plus gracieux,
Que de suivre du corps les pas capricieux
D'un cheval bien dressé ? S'incliner en cadence
N'est-ce pas là, major, la suprême élégance ?
Un officier surtout, quand le coursier bondit
Doit conserver son corps sagement arrondi :
Cela donne cet air d'assurance parfaite
Qui pour le chef est tout.

Le son de la trompette
Jetant aux peupliers un rappel éclatant,
Les rires des buveurs et le tambour battant,
Firent que je n'en pus entendre davantage
Et connaître en dernier ressort,
Qui, du noir commandant, ou bien du blond major
Avait remporté l'avantage.

J'avais quinze ans alors et je puis bien vous dire
De ce grave débat, ce qui m'en est resté :
C'est que le commandant à l'étrange sourire
Avait un très grand tort : celui d'être voûté.
Thermes de Lessus, février 1869. L. CROISIER.

Coumin on étranlié les baûx.

Tot lou mondou cognai lou bon veladzou io les
bordza interrants les taupés et les mulots tot vis por
les punir dé lau ravádoûs. Les pâyans dé sti ve-
ladzou sant ti tant por lau borsa, que rein ne chau

dé lau mésons qué la fougare, et se n'avant pas
poire de s'étoffa, ye boutzérans oncora lou perte dé
la tzenena.

Portant, les dzouvenés dzens se décidant dé féré
onna fita ; mâ gâre les aragnés, in trovérans dais bin
villiés. Cen que inquiétavé lou mé noutré bounés
dzens, l'iré onna tiéta d'herba que cressâ chu la
corniche dé la tô dé l'église, à veint pi dé hiaut, et
por la bounna façon, ye failliai féré disparétré la
tiéta, mâ coumeint ?

Je sé trauvé pertôt dai malins coo per lou mon-
dou ; d'apri la proposechon dau Syndiquou, lou
Conset-generat décidé : que les sougniaux audrant
mettré duvé cordés vers les lliotzés, épu lés étatz
au cou dau baû dé coumon ; lou quetalla tanquié
à la corniche, metzi l'herba et lou vailé réparti !

Je failliai bin dau mondou car lou bolet l'iré pé-
sant, mâ si trova prau mondou dé bouna volanta
por quetalla lou bolet, l'afféré martza bin on mo-
meint, car lou Syndicou criavé tot dzoiau : vouaiti
va ! lou bau comment cen l'ai va, ye traî dza la lan-
gua, du tot lien d'au tant que l'é benése !

L'hussier répond, ah ! c'est que ye chen dza
l'herba ; mâ vouaidé-vo ? ye là dai compliments, n'a
pas prau fan ; rédequetala-lou, quand l'arait fan
nous lou réquetalérint.

Dinche fut de, dinche fut fé ; lou vailé réparti per
lou plian pi ! mâ ! oh ! malheur ! lou baû l'iré bâ,
peindeint que créiant que lou baû traisa la lengua
por aspira l'herba, ye l'étranliavant, tot bounna-
ment.

La fita fut rinvouia, et noutré zavarou régrètant
adi lau bolet, à se bin qué l'herba que l'a fallu
laissi chu la corniche dé la tô. A. C.-D.

A propos du passage du Simplon, voici ce qu'on
lit dans le *Monde illustré* de Paris :

« Sous le régime de la voie terrestre, l'inconvé-
nient de ces barrières (les Alpes) se faisait moins
ressentir que le nouveau régime des voies ferrées.
Les trois passages ouverts sur le Mont-Cenis, qui
réunit l'Italie à la France, au centre le Simplon, et
à l'Est, vers la Prusse, le Lukmanier, suffiraient au
besoin des relations, etc. »

Le Lukmanier vers la Prusse ! Décidément rien
n'est impossible à ces journalistes parisiens. Sous
leur plume magique, les fleuves changent de cours
et les montagnes sont déplacées comme par enchan-
tement. On se dirait au temps de Gargantua.

Les chercheurs de trésors.

II.

Huit jours plus tard, on vit arriver au village une troupe
de cavaliers envoyés à la recherche des deux pèlerins. Ces
cavaliers ayant appris qu'ils étaient morts tous deux, racon-
tèrent aux paysans que le plus jeune des pèlerins, celui qui
était mort dans l'ermitage, était ni plus ni moins la fille d'un
des comtes les plus riches du pays. Ses parents ayant voulu
la contraindre à épouser un seigneur qu'elle n'aimait point,
elle avait pris la fuite avec un chevalier, peu fortuné il est
vrai, mais pour lequel elle avait la plus tendre inclination.

Ici finit l'histoire. Nous avons tous prêté l'oreille au récit
du bouslanter. Il fit, sur les quatre joueurs dont j'ai parlé, une